

Langue et castration : langue maternelle, , langue privée

Cette étude en cartel des 9 premières leçons du séminaire de Charles Melman « Lacan élève effronté et impitoyable de Freud » m'a fait (re)découvrir combien la langue avait éminemment à voir avec la question de la castration. Cela est sans doute une évidence. Pour ma part, je dirai que je l'ai su, oublié, et qu'au cours de notre étude, je l'ai re-su ou reçu.

Langue et castration me ramène à des interrogations personnelles telles que : Qu'est-ce qui a fait qu'à un moment donné, alors que j'avais la qualité de prof de lettres et/ou de français suivant la mode des appellations de l'Éducation Nationale, je me suis mise à la linguistique générale, et que cela a débouché sur une reconnaissance universitaire qui en réalité a fait bouchon? Et pourquoi aussi, mais plus tard, je suis venue à la psychanalyse? Et combien pendant la cure, j'ai eu maille à partir en général avec le signifiant, ne voulant pas démordre de son approche strictement linguistique et ne voulant pas jeter le signifié aux orties. Cela s'est heureusement arrangé en cours de route ou plus exactement en cours de cure. Mais tout cela ne se résout pas une fois pour toutes .

Dans notre étude en cartel, c'est donc essentiellement la leçon 3 intitulée « Langue maternelle et autres » qui m'a mise en éveil. Elle commence ainsi: « *On appelle langue maternelle, la langue dans laquelle, grâce à laquelle on se trouve castré.* » Cette phrase de Melman résonne à mes oreilles comme une définition, un axiome ce qui fait aussitôt résonner en moi un autre axiome strictement linguistique cette fois: « *On appelle langue maternelle, la langue native du locuteur.* » Un point c'est tout, car la linguistique ne veut pas s'embarrasser de psychologie, de sociologie, d'anthropologie (Saussure est strict là-dessus) et c'est la raison paradoxale pour laquelle elle se divisera en branches telles que psycholinguistique, sociolinguistique, ethnelinguistique, neurolinguistique, j'en passe et des meilleures.

Si le passage d'une axiomatique à une autre était un simple exercice de gymnastique et que ce soit seulement une question d'accommodation, ça ne poserait pas trop de difficulté : passer d'un champ à un autre, pourquoi pas ? Mais ça se complique très vite, quand je m'aperçois que c'est de l'ordre de l'impossible, et que je dois admettre que l'usage que fait Lacan de la linguistique n'a pas pour intention de disposer d'un métalangage (pour lui il n'y en a pas) mais d'une certaine manière de se passer de la linguistique pour pouvoir s'en servir.

Accepter que la linguistique, si elle me fournissait quelque connaissance en surplomb sur la langue, ne me donnait pas pour autant un savoir sur ce qui se jouait dans la cure et sur mon propre discours, ce renoncement s'est fait lentement, et bien sûr, sans que cela se pose en ces termes, dans la cure elle-même, où, pendant les séances c'était autre chose qui se déroulait. Tout ce que j'évoque là, est de l'après coup .

Je reviens à notre étude : La langue maternelle est donc celle où se dit l'interdit de la mère, elle est celle qui permet, de cette interdiction même, la subjectivité énonciative. C'est la langue où l'événement d'un dire peut advenir parce qu'il y a entame de la jouissance. C'est la langue de la logique des signifiants où la Verneinung vient confirmer la Bejahung, c'est à dire où le non vient confirmer que le oui est vrai. C'est la langue commune, qui ne s'apprend pas, ne se maîtrise pas et dans laquelle se nouent les trois registres RSI, « la langue qui, assurant le discours dans lequel le signifiant occupe la position maître -à savoir S1 en place

du semblant- permet la rotation des discours » (Cyril Veken Langues et dialectes 27/05/2015), et c'est aussi la langue de la différence sexuelle.

Melman dit que si elle fait l'objet d'un apprentissage, celles et ceux qui l'apprennent et que Melman appelle « les enfants du tableau noir » ne se trouveront pas soumis à cette action virilisante de la langue. Cet apprentissage leur donnera une illusion de maîtrise dans une présentification du phallus, donnant à entendre que celui qui parle le manipule sans être pour autant entamé par lui. La langue alors perd sa positivité. Pour la langue française, cela se complique encore-ce qui n'est pas le cas de toutes les langues positives- ça se complique en français, à cause du soi-disant génie de la langue et de la supposée pureté de celle-ci.

Généralement, il est fréquent que la langue positive se double (situation de bilinguisme) d'une langue privée, plus ou moins extensive, une langue de groupe, une langue qui tente de pallier la castration. On le voit par exemple avec les registres entre le français soutenu et le français parlé, ce dernier s'organisant volontiers sur des connivences privées. La langue privée est identitaire, elle présentifie le phallus, qui dans la langue « commune-officielle-maternelle », se caractérise par son défaut, sa carence, son absence et où les signifiants y renvoient, mais sans le présentifier. Cette langue privée ou ces langues privées (on peut en avoir plusieurs) sont celles de la similarité, de la dualité, de l'obscénité, de l'exclusion du grand Autre. Langue de la jouissance où la différence des sexes est reléguée au second plan, langue qui fait surgir le totem ancestral comme objet. On est dans la logique binaire du oui et non, le signifiant y devient signe. Il n'y a pas de sujet mais des individus et la langue dominante (la positive) y est accusée de maintenir le sujet en souffrance alors que c'est la langue privée elle-même qui en est responsable. Des exemples de langue privée : les gilets jaunes, mais aussi dans une certaine mesure la langue de l'amour courtois (n'oublions pas qu'elle est du français vulgaire au moment où elle se développe, les poètes courtois appartiennent bien à ces poètes qui, selon Melman, « tentent d'inventer un jeu de métaphores et métonymies pour briser les sensations d'ennui et d'étouffement envahissant ceux qui sont engagés dans ce parler privé ». Autres exemples : certains jargons comme celui des salles de garde, celui des experts... toutes les langues où l'altérité est rejetée. On pourrait peut-être se demander s'il y a une langue privée du confinement, confinement dans lequel les sensations d'ennui et d'étouffement sont présentes et où l'inventivité poétique, humoristique se manifeste comme elle s'était aussi manifestée pendant les gilets jaunes, tandis qu'on s'en prend à la langue commune dont on ne supporte pas la dimension d'incertitude et de laquelle les individus gilets jaunes ou confinés s'excluent, considérant que rien d'intéressant ne peut s'y dire. Nous nous sommes inquiétés aussi de ce qu'un cartel pouvait peut-être, au bout d'un certain temps, virer à la langue privée, réduisant la place du plus un, et qu'alors il serait temps d'arrêter et de faire tourner.

La question de la langue est aussi liée à celle de l'origine et fait appel au mythe. Or le français a pour propriété caractéristique : la forclusion de l'origine du locuteur, c'est ce qu'on appelle l'intégration à la française. Le grand mythe des origines de la nation française est construit sur la pureté de sa langue, gardienne de l'identité nationale. D'où l'élimination des dialectes etc... , le « génie » de la langue française qui lui permet de prétendre à l'universel etc., idéologie qui a abouti à la Terreur... je condense. Or ce mythe qu'un linguiste comme H. Meschonnic (rejeté par le monde académique) a des conséquences fâcheuses puisque le français officiel rejette tout apport d'origine étrangère et se privatise donc dans un entre soi en présentifiant le phallus « génie » qui ainsi se totémise. Meschonnic dit bien : la langue n'a

aucun génie, il est chez tous ses utilisateurs d'où qu'ils viennent, qui la construisent et la travaillent. (1997) Et si aujourd'hui on constate que ce mythe de la pureté n'est plus aussi dominant, même chez les Académiciens dans leur dictionnaire, il reste néanmoins vivace et a encore de bons défenseurs.

Les psychanalystes de l'ALI ont beaucoup travaillé sur cette question : Melman (voir Lacan aux Antilles, que je n'ai pas lu), Jeanne Wiltord , et bien d'autres Nazir Hamad pour l'immigration et ils ont abordé les conséquences fâcheuses que cela pouvait avoir pour les sujets. Et j'ai le désir d'aller y voir de plus près de ce côté- là

Enfin, et c'est pas le moins important, comment une femme se débrouille-t' elle avec la langue maternelle qui introduit à la castration donc à la virilité ?

Melman propose une 1ère hypothèse : pour une femme, la langue n'est pas toute-maternelle. Cela voudrait dire qu'elle a affaire à une mère pas-tout mère ? Ça, c'est à voir. Est-ce à voir aussi avec la demande d'amour adressée régulièrement par une fille à sa mère, demande rarement satisfaite, sauf dans des occasions de complicité , éventuellement équivoques .

Si une femme parle dans cette langue maternelle, généralement on désapprouve cet index de virilité. Mais, si elle n'est pas castrée, alors qu' qu'elle se taise... Anna O, quand elle parlait, parlait anglais considérant sa langue maternelle comme n'étant pas la sienne.

On pourrait dire aussi que toute langue est bonne pour une femme qui se retrouvera de toute manière en position d'Autre. Pour une femme la question de son phallicisme est mystérieuse : elle ne sait pas comment elle s'est retrouvée là, représentante du phallus dans ce lieu Autre. Elle l'interprète rarement comme un don, mais plutôt comme le résultat d'une effraction violente , d'un viol à son insu. Une femme est une migrante qui se se retrouve dans un drôle de pays, celui du Grand Autre, ce que dans la dimension de l'imaginaire elle apprécie plus ou moins...

Migrante, est-elle pour autant exilée ? Peut-être que non, si elle répond à l'entame de celui qui l'appelle, découvrant ainsi sa propre entame. Double entame permettant la mise en place d'une certaine jouissance entre les locuteurs.

Le meilleur remède est peut-être celui de l'hystérique dont la question sur ce qu'elle demande révèle au maître l'abîme de ce qu'il ignore. Elle se propose entamée là où pourtant il n'y a pas castration, fait découvrir au maître qu'il est lui-même entamé et que par là même, savoir ce qui lui manque à elle, l'intéresse. Cela rendrait compte que homme et femme ne se tournent pas toujours le dos et que le ballet d'un désir réciproque peut commencer...

Et pour ma part, le désir de continuer à explorer tout cela...

N.B.